

Scythes

L'or et la flèche

Tome 1

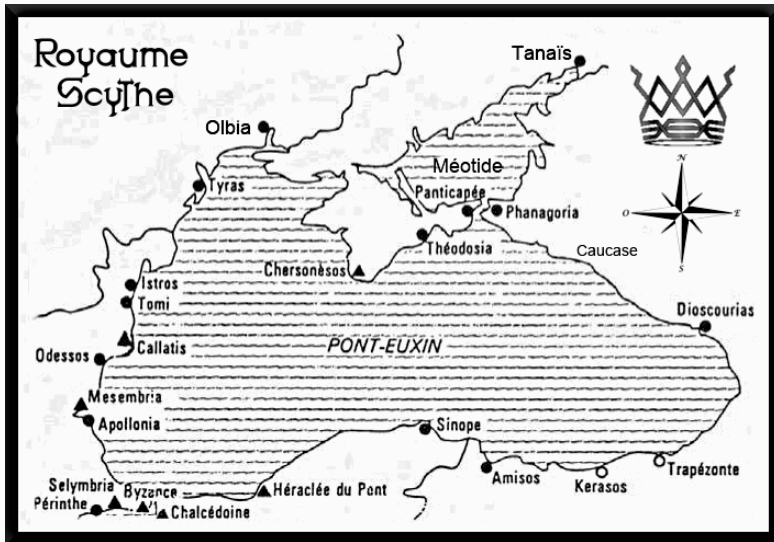


ROMAN BARBARE

AVERTISSEMENT

Il va sans dire, mais cela va mieux en l'écrivant, que les péripéties de ce roman émanent des nombreuses lectures de ma jeunesse et de mon imagination en perpétuelle ébullition. Si bien que toutes similitudes avec des noms propres, toutes ressemblances avec des personnes existantes ou disparues ne sauraient être attribuées qu'à une effarante coïncidence. Ou à un formidable caprice du continuum espace-temps, bien indépendant de ma volonté, puisque tout se passe il y a environ 2300 ans aux confins du Bosphore...

⌚



Prologue

Villa Hestia, Odessos, 296 av J.C

Je me nomme Démétrios et je suis Grec. Ce n'est pas mon pire défaut, mais je le tiens de mes parents, Héras et Tiphée de Kallatis. Que les dieux les protègent là où ils sont.

Mon âge, mais surtout ma vision défaillante m'invitent à prendre enfin mon meilleur stylet pour relater les faits terribles dont j'ai été témoin. Terribles au sens de ce qu'ils ont engendré par la suite. Sur le moment, pourtant, tout me paraissait si naturel et tellement exaltant. Et si jadis, j'avais été sage, j'étais aussi insouciant. Cela m'aida beaucoup à savourer le suc de la vie.

J'ai longtemps vécu sur les bords de la Méotide et du Pont-Euxin, deux mers splendides, berceau de nombreuses colonies bosphoriennes. J'ai visité de tant de cités, toutes aussi pittoresques les unes que les autres. Naissantes pour la plupart, sur le déclin pour d'autres, mais toutes, érigées par les Grecs et conquises partiellement ou totalement par les peuplades environnantes. Quelquefois, l'union de ses civilisations fut bénéfique, plus souvent hélas, elle fût le théâtre de sanglantes batailles.

Si le miel se mélange avec le vinaigre, l'équilibre est délicat à obtenir.

Leur amour de l'or, qu'ils travaillaient à merveille, était sans limite et l'attrait que le précieux métal exerçait sur eux était à nul autre pareil. Jamais je n'ai vu d'orfèvrerie si fine et délicate, aux motifs polymorphes si complexes. Mais cruels, oui, ils l'étaient et pour les comprendre, il était nécessaire de

s'affranchir de tous jugements. Combien de fois les ai-je vu chevaucher dans la steppe, crânes sanglants suspendus à l'encolure de leurs chevaux rapides, hurlant à fendre les cieux, décimant leurs adversaires avec leurs arcs redoutables ? Et, de toute ma vie, je n'ai vu d'archers aussi habiles.

Leurs festins orgiaques aux sons des tambours, prétextes à toutes sortes de sacrifices d'animaux, d'humains parfois, étaient terribles. Y prendre part vous amenait à l'ivresse la plus totale, et bien des fois, j'ai bu dans les crânes frais des suppliciés. Je le déplore maintenant, et que ceux qui liront ceci me pardonnent. Mais assurément, j'ai aimé cela.

Ils m'ont aussi enseigné l'honneur. Le vrai. Celui qui se signe au combat, du tranchant de l'akynakès¹ et de la pointe de la flèche. Pas celui que l'on évoque grassement couché sur un kliné² à se gaver de graisses comme le font bien d'autres peuples décadents. Depuis Alexandre, dernier des vrais conquérants, je ne vois que les Scythes pour reprendre le flambeau de ces conquêtes épiques.

La folie des hommes est légendaire et je l'ai tellement côtoyé. Ai-je pris part à la légende, je n'en sais rien ? Mais de cela est né une autre histoire, un autre mythe. Celui de ces femmes qu'on appela par la suite amazones, car c'est ainsi qu'elles se nommaient. Mi-femmes, mi-guerrières, c'est par leur beauté sauvage qu'elles inspirèrent la crainte et le respect. Chevauchant nues parfois, ou caparaçonnées comme des cataphractes, leur détermination et leur violence au combat était sans égale. C'est ce qui les rendait belles mais formidablement dangereuses. Elles auraient remporté toutes les batailles et auraient asservi bien des peuples si leur

¹ *Épée scythe, courte, à double tranchant.*

² *Lit grec sur lequel on se couchait pour déjeuner et converser*

nombre avait été plus grand. Mais ce ne fut pas le cas. Et maintenant, elles errent dans les steppes, racontant leurs exploits, et leur légende se dissipe tristement. Est-ce un bien ou un mal, je ne saurai le dire, mais il est de mon devoir de relater les faits tels qu'ils m'ont été conté ?

Un souvenir me reste cependant en mémoire, le seul peut-être que je garderai au fond de mon esprit. Et je l'espère, lors de mon dernier souffle, il fera renaître ces joies infinies.

Ce souvenir prend sa source à Olbia. Olbia la blanche et la bienheureuse. C'est le nom de la cité qui a vu naître l'image même de ce que j'ai vu de plus sublime.

Ô Ilona, merveilleuse petite âme ! Je n'ai vécu que quelques trop brèves années au regard de ma longue vie, savourant une vie paisible à tes côtés. Belle comme un soleil qui se lève, intouchable comme le vent, si fragile tu étais. Tes joies étaient les miennes, tes tristesses et tes peurs aussi. Mais qu'elle n'a pas été ma récompense de pouvoir te consoler et te prendre dans mes bras, le parfum de tes cheveux, le sel de tes larmes à jamais sont autant de souvenirs gravés dans mon esprit. Et la merveilleuse musique de ton rire cristallin résonnera en moi aussi longtemps que je vivrai.

Le temps arrive où la tempérance a pris possession de mon corps, mais pas de mon esprit. La sagesse a toujours été une compagne précieuse dans ces moments où je t'ai vu prendre tes folles décisions. Et pourtant comme j'aurais aimé me perdre dans les steppes avec toi. T'accompagner pour vivre cette destinée sublime à laquelle je ne m'attendais pas, mais dont j'ai toujours été le témoin direct, puis plus discret.

J'écirai donc ton histoire ainsi que celle d'une petite fille au doux nom d'Ilya, car je lui ai promis et cela ravivera la flamme vacillante de mes derniers souvenirs.

Mais une ombre approche à pas feutrés. Je la connais si bien et si peu à la fois, et je l'aime. Il est maintenant temps de m'y abandonner.

*«O ánthropos eínai énas theós pou thymátai tous
ouranoús...³»*

Démétrios

Ⲛ

³ *L'homme est un dieu qui se souvient des cieux...*

Chapitre 1

La chasse

*Kermèlès, camp scythe, au nord de l'Hypanis, 308 av J. C.
Lendemain du solstice d'été.*

La nuit avait été courte pour Daïran et Ilya. Les préparatifs pour la chasse qu'ils projetaient de mener dans les monts Caucase avaient été assez longs. Daïran, fils de Jarakyn, avait mûri ce projet depuis longtemps et n'avait rien laissé au hasard. Grand pour son âge, ses dix-sept printemps faisaient de lui un jeune scythe déjà fort et habile. Ses longs cheveux sombres et ses yeux bleus, son visage fin, presque féminin rappelait les splendides traits de Thomyris sa mère, mais tout dans sa démarche et sa musculature faisait bien de lui le fils de Jarakyn. Intelligent et prévoyant, il avait préparé des vivres pour au moins trois jours, comportant pain noir, fromage de jument et viande séchée. Son paquetage contenait quelques pelisses chaudes pour affronter le froid des hauteurs, et une peau de loup savamment roulée était attachée à l'arrière de sa selle. Elle lui servirait de couverture en cas d'intempéries toujours fréquentes dans ces montagnes. Ainsi paré, il allait enfin réaliser l'un de ses rêves. Partir seul et chasser avec son aigle. Il prouverait alors sa force auprès du clan et Jarakyn serait fier.

Son seul souci était de taille. De petite taille et il s'appelait Ilya. Elle était sa petite sœur qu'il adorait certes, mais qui n'avait, elle, rien préparé. Insouciante au possible, seule la

perspective d'une chasse endiablée la réjouissait. De ses yeux ambres, elle ne voyait généralement pas plus loin que le bout de son petit nez. Une caractéristique commune aux jeunes filles du clan. Ses yeux, si différents de ceux de Thomyris et pourtant si expressifs, insondables malgré son jeune âge. On y décelait tant de charme, parfois une lueur étrange. Pourtant le simple fait d'accompagner son frère dans cette aventure lui ôtait vraiment toute trace de lucidité.

C'était sa première grande chevauchée avec son frère. Mais surtout, elle allait une fois de plus désobéir à Jarakyn son père. Et ça, ça lui plaisait beaucoup.

Jarakyn, roi de sa tribu et des Scythes du Sud était craint et respecté par son peuple. Mais un petit être qui s'avérait être sa fille, lui tenait tête plus que toute la horde réunie. Il lui avait bien sur interdit cette chasse, plus pour la forme et pour asseoir un peu son autorité sur elle, que par quelconque crainte de la voir parcourir ces immenses étendues sauvages. Mais à quoi bon, elle avait le caractère indomptable de sa mère.

Belle comme un cœur, avec ses longs cheveux châtons, légèrement ondulés, ses sourires étaient redoutables. Elle était déjà formée, ce qui n'était pas rare pour les jeunes filles scythes de son âge. Malgré tout, elle restait encore petite et ses quatorze printemps passés dans la steppe ne lui permettaient pas encore de vaincre le froid et les peurs qui y rôdaient. Du moins Jarakyn le pensait-il. C'était bien évidemment sans compter sur l'opiniâtreté de la jeune scythe. Et Ilya allait, une fois de plus, abuser des faiblesses de son père à son égard. Au pire, se ferait-elle gronder au retour. Tant pis, un petit saut dans ses bras, une petite moue dont elle

avait le secret et dont elle abusait, et tout serait vite oublié. Cette chasse valait bien cela.

Elle avait laissé son frère s'occuper des préparatifs seul, car il savait mieux qu'elle ce qui serait nécessaire dans la steppe. En revanche, elle avait apprêté seule Aqāi⁴, sa petite jument blanche qu'elle chérissait plus que tout au monde. Couverture pour la nuit, habits chauds, car même au début de l'été, le climat restait rude dans ces étendues arides battues par les vents. Ces vents qui pouvaient être redoutables, décourageant les plus valeureux chasseurs. Elle les avait subis parfois lors des interminables migrations en chariot et elle se souvenait de la morsure cuisante du froid sur son visage.

Son arc et une vingtaine de flèches avaient été soigneusement préparés, la corde graissée comme le lui avait appris son frère. Elle emmènerait aussi son petit couteau finement sculpté par Fayir, le vieil orfèvre de Kermèlès. Sa lame d'acier bleu aux étranges gravures l'étonnait toujours. Glissé dans un joli étui de cuir noir, elle l'avait lié solidement à sa cuisse droite pour éviter qu'il ne la gêne pendant les galops.

Ilya était dans un état d'exaltation extrême.

Malgré la courte nuit qu'ils avaient passée, la joie de partir était intense. Kaï'rima, le chaman du clan, avait vu durant ses trances mystiques de grandes et belles chasses pour le clan. Daïran s'était dit que cela serait sans doute aussi vrai pour lui. Peut-être ramènerait-il quelques belles peaux de marmottes, ou mieux, celle d'un loup. En tout cas, c'est ce qu'il se disait ce matin à son réveil. Il avait voulu se lever tôt pour voir le soleil illuminer la steppe et se gorger de sa force. Le

⁴ *Aq aï jēñil, lumière de lune en scythe.*

printemps naissait et les énergies vitales qui en émanaient faisaient fondre les dernières neiges et réchauffaient les âmes.

— Ilya, tu es prête, fais vite, nous y allons ! Dit-il en murmurant. Il secoua la couverture de laine, mais à sa grande surprise, sa sœur n'était pas là. Dans son chariot⁵, Daïran partageait la place avec elle et si elle s'était réveillée avant lui, il l'aurait entendu. Curieux, il sortit et se dirigea vers un poteau en bois sculpté sur lequel perchait, ou plus précisément, trônait Aspan, majestueux comme à son habitude.

C'était un jeune aigle royal arrivé dans la vie de Daïran il y a trois ans. Noir à la collerette blanche, c'était un splendide aigle des montagnes du Caucase. Ses yeux ambre avaient ce côté incisif que les humains n'ont pas et ses serres jaunes étaient redoutables. Daïran savait se servir de cet animal terriblement puissant pour la chasse. Il avait appris auprès de Tienshok, le dresseur fou. On l'appelait ainsi, car de la horde, c'était l'être le plus insensé et imprévisible. Marchant parfois nu l'hiver, et habillé de peaux étranges l'été, personne ne savait d'où il venait vraiment et comment il pensait. Craintif, il ne se mêlait que rarement aux autres, ne demandant rien. On l'avait adopté, et c'était bien ainsi. Sa seule valeur était de parler aux animaux. Aux chevaux, dont il calmait les ardeurs par quelques paroles douces, mais aussi aux oiseaux. Nuls n'avaient son pareil pour les dresser à la chasse. Et Aspan était une de ses fiertés. Peu de lapins ou marmottes étaient capables d'échapper à sa vue et la traque du gibier avec *Aspankozié*, l'œil du ciel, en langue scythe, était toujours exaltante. L'aigle n'avait qu'un seul maître, le vent, mais au moindre sifflement de Daïran, le rapace réagissait.

⁵ Les scythes se déplaçaient à cheval et en chariots recouverts d'un toit de feutre ou de cuir.

À la vue de son jeune maître, seul un petit cri perça dans la nuit, mais ne réveilla personne. La horde était habituée à ses glattissements.

Ilya était vers l'enclos, à parler à une petite jument.

— Chut Aqaï, tu vas réveiller tout le monde ! Je sais que tu es contente, mais pas de hennissement cette fois. Si papa nous entend, nous serons punis avant même d'être parti ! Ce n'est pas ce que tu veux, non ? Alors viens et marche doucement.

Aqaï, docile suivit Ilya.

— Ah, te voilà Ilya, je te cherchais. Mais où étais-tu passé ?

— Je n'ai pas beaucoup dormi tu sais, la fête du solstice et puis j'imaginai ma première chasse avec toi. Ça n'a pas laissé beaucoup de place au sommeil, et elle se jeta au cou de Daïran.

— Eh bien petite sœur, qu'as-tu ?

— Merci Daïran, dit-elle doucement. Merci mille fois d'avoir accepté de m'emmener avec toi. Je sais ce que tu risques, mais tu verras, je ne te décevrai pas.

— Je le sais Ilya. Et je sais aussi que c'est important pour toi. De toutes manières, je préfère te supporter trois jours que de subir ta colère à mon retour, dit-il en souriant.

Ilya le poussa gentiment, joueuse, mais Daïran lui dit de faire moins de bruit, il fallait partir.

Aqnayzagaï⁶, le cheval de Daïran était prêt aussi. Il avait senti le départ et rien ne lui faisait plus plaisir que de savoir qu'il allait fouler les herbes hautes de sa steppe natale. Son nom lui avait été donné au moment où il était né. En plein

⁶ *Foudre blanche.*

orage, lorsqu'il était arrivé au monde et posé ses petites jambes au sol, un éclair blanc puis un fracas terrible avait scellé son nom. Foudre blanche. Même si Aq, comme le surnommait Daïran, étaient de robe grise, cela lui allait plutôt bien.

Dans la nuit, les deux enfants sautèrent gracieusement sur le dos de leurs montures respectives et lentement, s'éloignèrent du campement, sûr de ne pas avoir été vu.

C'était bien sur, sans compter sur la vigilance de Mitanis, qui n'avait pas dormi beaucoup non plus et qui n'avait rien perdu de la scène.

Après quelques stades⁷, les deux enfants mirent leurs chevaux au galop afin de mettre de la distance entre eux et leur village. Le spectacle qui s'annonçait allait être splendide. Le lever du soleil ne tarderait pas et ne devait en aucun cas, être perturbé par les remontrances d'un adulte. La griserie d'avoir sa destinée entre les rênes de leurs chevaux n'avait pas de prix.

La vie au campement n'avait pas encore repris.

Après les libations de la soirée qui s'étaient terminées tard dans la nuit, la tribu dormait, sereine, sûre du lendemain. Le grand cercle protecteur que faisait la double rangée de chariots était typique d'un village de nomades scythes⁸. Prêts à être démontées, de nombreuses yourtes aux feutres chamarrés servaient de toits aux nombreuses familles qui faisaient de Kermèlès, une cité ambulante de plus de cinq mille âmes. Nulle autre ville ne pouvait se vanter d'une telle

⁷ Un stade équivaut à 157 mètres environ selon Hérodote.

⁸ Plus tard, les Mongols appelleraient cela un ring.

population dans toute la steppe. De la sombre Tanaïs au nord, jusqu'aux confins du Caucase au sud-est, et de ses montagnes glacées Kermèlès pouvait se targuer d'être la capitale la plus ambulante de la Scythie du Sud.

Les huit Dieux principaux chez les Scythes avaient été justement honorés et Tabiti⁹, Déesse du feu et du cosmos rayonnait dans les esprits de chacun veillant sur la horde comme une mère sur ses enfants.

Argimpasa, et Goïtosyros¹⁰ n'avaient pas été oubliés lors des libations rituelles. Kaï'rima le chaman du clan, avait officié selon l'ancienne tradition, seule garante de la prospérité et des forces bienfaitrices qui retomberaient sur la horde. Aux dires des uns, le sacrifice d'un cerf tué la veille apporterait paix et sérénité à la tribu jusqu'à l'équinoxe d'automne.

Un vent anormalement chaud soufflait sur les terres et faisait flotter les bannières du clan. Un cerf blanc sur fond rouge, la force sur le sang. De nombreuses tribus avaient pu mesurer la portée de cette alliance et le pouvoir qui en émanait. Certaines mêmes, n'avaient tout simplement pas combattu à la vue de l'emblème du clan de Jarakyn. Mais le temps n'était plus à la guerre, trop de sang avait été versé pour en arriver là, et les dieux avaient été grassement rétribués du tribut des âmes.

Un ciel d'aube naissante faisait rougeoyer la nature environnante et la journée allait être radieuse.

— Regarde Ilya ! Avait crié Daïran, le soleil se lève et nous allons peut-être apercevoir les yeux de Tabiti à l'horizon.

⁹ *Hestia chez les Grecs. C'est la principale divinité scythe.*

¹⁰ *Aphrodite et Apollon chez les Grecs.*

Les deux enfants étaient ivres de joie après leur première cavalcade et Ilya riait aux éclats.

— Tabiti, elle me fait peur et tu le sais, pourquoi pas Api plutôt, elle, elle est une vraie femme, c'est l'épouse de Papaïos¹¹ ?

Les joutes verbales concernant les dieux scythes étaient monnaie courante entre les deux enfants et ils en jouaient comme s'ils prenaient part à cette saga divine. C'était si excitant ! Il ne fallait pourtant qu'un orage ou le hurlement d'un loup dans la nuit pour que ces dieux, de leurs trônes, reprennent leurs droits.

Mais Daïran ne l'écoutait plus, le spectacle devant ses yeux était magnifique. Le ciel offrait un panel de couleurs que l'on ne trouvait que dans la steppe. Le contraste entre le vert foncé de la prairie et les oranges, rouges et violets du ciel était envoûtant.

Ilya discutait toujours. C'était une seconde nature chez elle. Elle recherchait la confrontation verbale sans cesse, au risque de se perdre dans des discussions endiablées. Mais là, elle dut admettre que le spectacle était époustouflant. Daïran n'avait pas menti et Ilya senti qu'elle allait grandir encore un peu après cette aventure.

Elle ne se doutait pas encore à quel point...

Ils n'avaient pas parcouru une dizaine de milles que le vent avait rougi leurs visages. Daïran, essoufflé par le galop, s'arrêta et montra vers la gauche, au loin une forme montagneuse qui s'étirait en grandissant. La clarté du soleil naissant baignait les premiers contreforts de la chaîne des monts du Caucase d'une lumière dorée.

— Vois-tu là-bas les petites montagnes Ilya ? Elles sont le début de l'immense chaîne des Monts Caucase¹¹. Nous y serons tranquillement ce soir si tout va bien.

— Ce soir seulement ? Mais elles semblent toutes proches.

— Détrompe-toi, la distance sur ces immenses plaines te joue des tours. Mais nous pourrions y être plus vite en fatigant nos chevaux si tu veux et surtout si Aqaï le peut ?

— Bien sûr qu'elle le peut, dit-elle, piquée au vif. Aqaï peut parcourir de grandes distances à la vitesse du vent !

— Oui, Aqaï est une petite jument exceptionnelle. Mais crois-moi, nos chevaux vont avoir besoin de toutes leurs forces dans les montagnes, tu verras.

— Tu y es déjà allé dans ces montagnes ?

— Oui, avec papa, Obalgan et Kama, plus quelques cavaliers du clan. Mais j'étais plus petit et je ne me souviens plus très bien du chemin.

C'était juste ce qu'il fallait dire à Ilya pour la rassurer.

— Tu plaisantes j'espère !

— Mais oui, ne t'inquiète donc pas.

Mais au fond de lui, il savait qu'il devrait faire appel à toute sa mémoire pour retrouver la route la plus courte pour arriver aux contreforts montagneux.

Ilya était captivé à la vue de ces pics qui se dessinaient beaucoup plus loin et à perte de vue. Elle n'avait quasiment vécu que dans la steppe qui va du Borysthène¹² au fleuve Tanaïs et elle n'en avait jamais vu auparavant, sinon quelques collines aux formes arrondies. Elle se rendait compte qu'elle

¹¹ *Monts Caucase, bordant l'est de la Mer noire.*

¹² *L'actuel Dniepr, au nord de la Mer noire.*

n'avait pas vu grand-chose en fait et cela piquait non seulement sa curiosité, mais aussi son égo.

— C'était quand ?

— La fois où j'y suis allé ? Il y a deux solstices je crois. C'était en été, car sinon ils ne m'auraient pas emmené à cause du froid de la montagne.

— Et qu'y as-tu vu ? Des monstres étranges, des créatures horribles, raconte !

— Oui, tout cela et pire encore, des sorcières hideuses qui ont failli nous transformer en statues de pierre. Heureusement que Kama était là pour déjouer leurs sorts maléfiques.

Ilya, rêveuse regarda son frère, fit une moue dubitative et le tenta de le pousser de son cheval.

— Tu te moques de moi, comme d'habitude, vilain frère !

Il éclata de rire, juste suivi par sa sœur qui lui pardonnait presque tout. Aspan, posé sur une petite barre en bois judicieusement fixée à la selle et sur la croupe du cheval, dodelinait de la tête, comme si tout cela ne le regardait pas, les yeux mi-clos, finissant sa nuit sans doute ou écoutant les rires des enfants. Lors des galops, Daïran le portait sur son bras ou le laissait voler.

Les montagnes se rapprochaient, belles sous le soleil rougeoyant, et il émanait d'elles une aura étrange. Ilya avait l'impression qu'elles les appelaient. Pourtant, au fond d'elle, cette fascinante attraction se transformait en une peur sourde et indescriptible. Comme une petite voix qui lui murmurait "Rentre Ilya, rentre vite". Elle était troublée, mais ne dit rien à son frère pour ne pas lui prouver qu'il avait raison d'avoir douté d'elle.

Les deux jeunes aventuriers avaient déjà parcouru une dizaine de lieues depuis leur départ et les montures avaient

soif, surtout Aqaï, plus jeune que le cheval de Daïran. L'herbe humide de la rosée du matin aurait pu suffire, mais il aurait fallu s'arrêter et les enfants étaient pris par l'exaltation du moment.

— Regarde ! S'écria Daïran. Le fleuve Hypanis, nous allons pouvoir nous reposer et trouver le gué de Belak. Un passeur nous fera sans doute traverser. Nous pourrons nous y arrêter et reposer Aq et Aqaï. C'est un des plus grands fleuves des steppes et il est vénéré par de nombreuses tribus. De belles histoires circulent à son sujet.

Quelques brumes flottant sur le fleuve rendaient l'endroit splendide et Aspan émis un petit cri, sentant qu'il approchait de son lieu de naissance.

— C'est extraordinaire ! Tu ne m'avais pas dit que nous allions le franchir aujourd'hui. Maman m'a souvent raconté plein de jolies choses sur ce fleuve. Je t'en dirai une ce soir à la veillée, si tu veux ?

— Mais oui, petite sœur et moi aussi je te conterai la triste, mais jolie histoire de Thanis le chasseur.

— Vrai ?

— Promis mais avant, filons vers l'Hypanis et reposons-nous un peu.

Les deux montures trottèrent encore un peu et le fleuve apparut aux enfants. Tout une faune vivait là, déjà réveillée et Ilya s'émerveilla de tous ces petits bruits qui composaient une symphonie naturelle. À peine large d'une demie stade à cet endroit, le fleuve restait quand même infranchissable. Son débit important à cette saison le rendait parfois dangereux à la navigation et l'hiver, il était gelé. Il fallait donc longer le fleuve sur quelque mille encore vers l'est pour trouver le

fameux gué qui permettrait aux enfants de traverser sans danger.

Aspan, l'aigle, donnait des signes d'impatience et semblait nerveux. Daïran fit signe à Ilya.

— Une seconde, je vais libérer Aspan. Je ne l'ai jamais vu comme ça. Pourtant, il a l'habitude des chevauchés. Sans doute l'approche du fleuve l'excite-t-elle autant que nous. Reste en selle, je n'en ai que pour quelques instants.

— Veux-tu de l'aide?

— Surtout pas merci! Aspan peut être dangereux, même s'il ne te veut aucun mal, ses serres sont redoutables et tu n'as pas de protection.

— Un jour aussi j'aurai mon aigle, ou un faucon. C'est Mitanis qui me l'a dit. Lors de ses nombreux voyages il m'a dit qu'il en avait vu de magnifiques et qu'il m'en ramènerait un.

Un vol de tétras des steppes passa au-dessus des enfants et Ilya fut tentée de tirer une flèche, mais sa manie de parler, comme toujours, lui avait empêché d'appréhender le moment propice.

— Zut, dit-elle nous aurions pu avoir le repas de ce soir. En tout cas, j'aurai bien tenté d'en tirer un.

— Ah bon? Tu sais préparer le coq sauvage toi maintenant? Et depuis quand? Le déplumer, le vider, préparer la broche, allumer le feu. Je ne connaissais pas tous tes talents Ilyanka¹³.

— Non pas vraiment, mais on aurait pu le garder pour après. Toi, tu sais le préparer non?

¹³ *Jeune fille.*

— Pas plus que toi dit-il en riant. On sait les tuer, ça s'arrête là ! Et rien ne vaut maman ou Obalغان pour les préparer. Et tu sauras qu'on ne garde jamais un gibier sur soi, ça attire les prédateurs comme des mouches. Je ne tiens pas à avoir un léopard des steppes à mes trousses ou une meute de loup. On serait deux belles proies pour eux. Ilya eut un frisson à l'idée d'affronter les loups. Elle en avait déjà vu l'hiver, qui tentaient d'attaquer la horde. Le souvenir de leurs mâchoires claquant, oreilles rabattues, l'épouvantait encore. La steppe autour d'elle lui semblait immense, et ne la protégerait de rien.

En devisant avec sa sœur, Daïran avait détaché la patte de son aigle et le tenait sur son bras. Il lui murmura quelque chose et d'un fort coup de bras, le libéra. C'était toujours un moment fort pour le jeune garçon, le moment où il sentait sa force, sa détermination et sa rapidité.

Aspan commença par prendre de la vitesse et partit en direction du fleuve qu'il traversa de deux battements d'ailes. Petit à petit, il prit de la hauteur et entama de larges cercles qui allaient l'amener à une altitude où l'on ne le verrait plus.

— Tu n'as pas peur qu'il ne revienne jamais ? Dit Ilya.

— Non. Je l'ai eu tout petit et m'en suis occupé du mieux que j'ai pu. D'après papa, ce sont des animaux toujours sauvages, mais fidèles jusqu'à leur mort.

— Et s'il rencontre une aiglette il ne reviendra plus...

— Une quoi ? S'étonna Daïran.

— Une compagne si tu préfères... Aiglette, ce n'est pas comme ça qu'on dit ?

— Euh non, je ne crois pas.

Le jeune homme remonta sur son cheval et partit au trot sur la gauche, suivit d'Ilya qui savourait chaque instant comme

une ultime respiration. Le paysage était sauvage, inquiétant mais envoûtant. Le soleil était levé et les couleurs dorées envahissaient le paysage telle une brume de miel que nul or ne pouvait égaler.

Le cours de l'Hypanis se rétrécissait encore et à quelques stades, sur la gauche, de grandes cordes traversaient le fleuve, signe de la présence d'une barque à fond plat, pouvant transporter trois à quatre chevaux et leurs cavaliers sans encombre. C'était le meilleur endroit pour traverser le fleuve, sinon le chemin vers la ville la plus proche, Surovo était à plusieurs lieues de là et son unique pont était monnayable.

Le système était ingénieux et un seul homme pouvait aisément faire traverser la barque. On en retrouvait sur bien d'autres fleuves, Tanaïs, Borysthène et le Panticapé dans le détroit de la Méotide¹⁴ et de l'Axšaēna¹⁵, la grande mer. Il permettait le passage rapide des convois marchands et évitaient ainsi de très longs détours par les villes et villages, seuls endroits où l'on trouvait quelquefois des ponts.

À ce moment de la journée, Daïran comptait être le seul à bénéficier des services d'un certain Tallig, le passeur.

Il était l'ami de Mitanis et avaient vécu ensemble quelques aventures plaisantes. Souvent dans les tavernes, les rixes ne manquaient pas et les deux amis avaient sorti l'akynakès et s'étaient battus côte à côte. C'était ce personnage au demeurant fort sympathique, que Daïran se réjouissait de retrouver. Mais pour l'instant, il fit comme si de rien n'était et lui réservait la surprise à Ilya.

¹⁴ Actuelle Mer d'Azov au nord de la Crimée.

¹⁵ Nom scythe de la Mer Noire signifiant « Indigo ». Les Grecs la nommaient Pont-Euxin ou Mare Scythicum.

Ils le virent dehors, assis sur un tabouret à trois pieds, sculptant un morceau de bois de bouleau. La petite cabane en bois à laquelle il était adossé servait sans doute plus à se protéger du soleil l'été, du froid et du vent l'hiver que d'habitation définitive. Le toit de paille était en piteux état et sa réfection aurait dû paraître au maître des lieux, plus urgente que la confection de sa sculpture.

— Bonjour passeur, beau début de journée n'est-ce pas ? Que Tabiti et Papaïos vous gardent et vous protègent.

L'homme ne leva même pas les yeux et continua, plus lentement, sa sculpture.

— Eh ! Mon frère vous a parlé ! Avez-vous donc perdu votre langue. Sa main était, par réflexe, posée sur sa dague.

— Silence ! Lui intima Daïran un peu sèchement.

Surprise de la réaction de son frère, elle se renfrognait un peu.

L'étrange personnage leva la tête, et son regard plongea dans les yeux de la jeune impertinente. Elle baissa immédiatement la tête, consciente de son effronterie.

L'homme se leva, posa sa sculpture sur le petit tabouret et rentra dans sa cahute. Daïran toisa Ilya et ses yeux noirs n'étaient pas un bon présage. Pourtant, quelque chose clochait et Ilya flairait un piège.

Quelques instants plus tard l'homme ressortit avec son arc. Une flèche y était encochée. Ilya sauta de son cheval et se cacha derrière, main sur son couteau en dénudant sa cuisse.

Le tir de l'homme fut d'une rapidité foudroyante et du ciel tomba un tétra lyre¹⁶.

¹⁶ *Sorte de coq de bruyère, courant dans les steppes d'Asie centrale.*

— Ehhh, quelle précision! S'écria Ilya, la bouche grande ouverte.

— La flèche aurait très bien pu être pour toi, petite fille. Mais Tallig préfère le gibier à plume, que la tendre Jazaïqis¹⁷.

Ilya ravala sa colère naissante et lui aurait bien décoché une flèche dans le postérieur si soudainement, Daïran n'avait fait un grand sourire et sauta de son cheval pour saluer chaleureusement l'individu à qui il fit l'accolade la plus chaleureuse qui soit.

— Tallig! Content de te revoir. Excuse ma sœur Ilya, elle est prompte à la parole et doit déjà être désolée.

— Daïran! Comment toi allez bien depuis dernière fois? Ça me fait le grand plaisir de te revoir. Et pour ta sœur, ne t'inquiète pas, c'est honneur pour Tallig d'avoir pris sa première flèche tirée de sa bouche.

Ils rirent tous les deux de bon cœur.

— Eh vous deux, vous pouvez m'expliquer ce qu'il se passe au lieu de rire comme des crétins! Je suis encore la dernière à être au courant, comme d'habitude!

— Calme-toi petite Ilya. Oui, Ilya, c'est ça? Tallig très content de faire connaissance de toi. Excuse pour cette première approche peu aimable et, par Tabiti et Papaïos, Tallig vous retourne votre félicité et vos vœux de bonheur.

Curieusement, il la prit dans ses bras et ses cheveux bouclés se mêlèrent à sa barbe un peu sale.

Ilya se recula un peu et de ses grands yeux bleus fixèrent Tallig.

¹⁷ *Jeune fille en pure langage Tallig...*

Impressionné par le regard pénétrant de la jeune fille, Tallig ne sut que dire. Un court moment passa, et Ilya sut qu'elle était en sécurité ici.

Elle lui sourit et pour Tallig, ce fut doux comme du miel.

Un cri haut dans le ciel rappela à Daïran pourquoi il était là.

— Tallig, j'emmène ma sœur vers les monts du Caucase pour sa première chasse et si nous voulons y être avant la nuit tombée, il nous faut traverser l'Hypanis. Peux-tu nous aider ?

— Mais bien sûr Daïran, mais déjà manger un morceau avant le départ. Il faut que vous laissiez se reposer vos montures aussi. Le soleil se couche tard au solstice et vous avez le temps. Les monts ne sont pas si loin. Venez vous asseoir dans l'herbe, Tallig prépare le repas.

— On mange le coq que tu as tué à notre arrivée ?

— Non Ilya, trop long à préparer avant votre départ. Ça doit bouillir longtemps ces bestioles-là, sinon, il faut de bonnes dents crois-moi ! Tallig a quelque chose de tout prêt sur le feu, mais il doit y rajouter un ou deux ingrédients maintenant que vous êtes là. Au fait, c'est quoi le cri là-haut ? L'oiseau que Mitanis a offert à toi il y a trois solstices est-il grand comme ça ?

L'accent de Tallig, rude et montagnard peu courant dans la steppe faisait sourire Ilya. C'était chaleureux et comique à la fois. Elle se promit de l'imiter à la première occasion.

— Oui et non Tallig. L'oiseau est bien l'aigle dont tu parles, mais c'est Eryan, mon oncle qui me l'a offert. Daïran siffla deux fois très fort, d'une façon étonnamment modulée. Il va arriver !

— Tu connais Mitanis ? S'étonna Ilya.

— Oui Ilya, Mitanis est grand ami de moi.

Quelques secondes après, Aspan se posait dans l'herbe, aux côtés des enfants.

— Par Argimpasa quelle bête superbe ! Et comment se nomme-t-il ?

— Aspan, c'est l'œil du ciel. Aucun oiseau ne vole plus haut et plus vite que lui.

— Tallig veut bien le croire. Donc vous serez cinq à traverser si Tallig ne se trompe pas. Ilya, c'est donc ta première chasse et forcément, tu es équipée pour. Mais laisse Tallig te faire le petit cadeau. Oh, rien de somptueux, mais pour jeune fille de ton âge, il plaira à toi. Il te portera bonheur. Quand Tallig le garde, tout va bien. Mon commerce se porte bien et Tallig jamais malade !

Il entra dans la petite demeure y fit tomber un ou deux objets sans valeur en jurant ! Il ressortit, le regard malicieux et Ilya su tout de suite que quelque chose de fort sympathique allait lui arriver. Ce regard, elle l'avait vu dans les yeux de son père plusieurs fois.

— Ferme les yeux, petite et ne les ouvre que quand Tallig dira. Voilà !

Ilya ouvrit les yeux sous le regard amusé de Daïran qui guettait Aspan. Grognon aujourd'hui, le volatile s'était perché sur le toit de la cahute.

Ilya eut un petit cri de surprise comme seules les filles de son âge en sont capables.

— Ohh Tallig, c'est merveilleux, mais qu'est-ce donc et d'où est-ce que ça vient ?

Tallig lui expliqua que c'était une fibule brochée, qui se portait comme fermoir d'une cape ou d'une tunique. Il représentait un lapin ou un lièvre et était fait de bronze doré,

très finement ciselé. Un marchand Gallo-romain lui avait échangé contre un passage et un peu de nourriture. Ce bijou venait des régions éloignées de la Gaule romaine, ce qui lui donnait une grande valeur.

— Ça plaît à toi Ilya ? C'est comme porte-bonheur, tu sais ?

— Bien sûr Tallig ! Merci infiniment ! Je vais l'accrocher tout de suite.

— Attends, laisse Tallig faire ou tu vas te piquer.

Il prit délicatement la tunique d'Ilya, y enfila la pointe et referma la fibule qui avait fière allure ainsi. Le soleil brillait fortement dans un ciel bleu parcouru de quelques longs nuages blancs. Le petit lièvre doré étincela furtivement.

Ils se regardèrent et sourirent, puis Tallig embrassa la petite sur le front avec une gentillesse et une douceur étonnante chez cet homme fort et bourru. Une toute petite larme perla sur sa joue qu'il essuya discrètement.

— Allez, assez traîné ! Vos estomacs d'aventuriers doivent crier famine. Installez-vous où vous voulez. Le palais de Tallig palais est trop petit pour vous accueillir, mais la steppe est assez grande pour nous cinq.

Aspan cria pour se rappeler à eux.

— Pardon l'aigle. Pour nous six !

Le petit chaudron qui fumait sur le feu exhalait des odeurs délicieuses et avec un morceau de fromage et du pain, ce serait un festin.

Tallig amena un bol en bois à chacun et les remplis d'un ragoût fumant, à base de mouton et d'herbes aromatiques. Un lait de jument accompagna le repas.

— C'est délicieux. Merci pour ton hospitalité et sache que tu seras toujours le bienvenu dans notre tribu, vraiment.

— Ahaha! Tallig connaît le secret des bonnes herbes, Daïran. Mange donc à ta faim! Au fait, Mitanis est ami de moi comme tu sais et j'aurais aimé le revoir. Dis-lui que Tallig passera lui rendre ce que Tallig lui dois, prochainement, s'il est toujours à Kermèlès avec autres amis de moi, Jarakyn et le chaman.

L'amitié était sacrée au sens pur du terme et chez les tribus scythes et il n'était pas rare d'accomplir le rituel du sang entre deux personnes. Ils devenaient alors « frères de sang », ou QanAgalarī¹⁸, dans la langue scythe.

Tallig et Mitanis étaient QanAgalarī depuis si longtemps déjà.

Cela leur conférait quelques privilèges comme pouvoir entrer et sortir du clan à leur guise. Sans cela, nul n'aurait eu l'audace de s'immiscer dans la horde, ou de se présenter au roi sans y être invité. La cité de Kermèlès bien qu'entourées de fortifications sommaires, était continuellement surveillée par des gardes à cheval, puissamment armés. Toute intrusion y était impossible, et toute sortie aussi, sans ordre du roi.

Autre privilège, le partage de leurs biens se faisait à leur décès au même titre que deux frères. Et surtout, ils se devaient fidélité jusqu'à ce que le pacte soit rompu, jusqu'à la mort en fait. Ils avaient aussi la possibilité de demander conseil, c'est-à-dire de pouvoir demander à réunir les sages de la tribu afin de régler un différent, ou simplement de rapporter un fait important.

Être QanAgalarī était un grand privilège et Tallig comptait bientôt l'utiliser.

¹⁸ *Rituel qui consistait à boire respectivement une petite quantité de leur sang et à en jeter dans le feu. Cette pratique apportait la considération mutuelle entre deux scythes et quelques privilèges dans la tribu.*

Ilya ne mangeait pas, elle dévorait. Les émotions de ce matin lui avaient visiblement creusé l'appétit et elle s'en donnait à cœur joie.

— Bel appétit jeune fille, dit Tallig. Cela fait plaisir à voir. Mais tu as raison. Mieux vaut prendre les forces pour affronter la montagne. Il y fait plus froid qu'ici à cause des vents. Le Reshabar qui descend de l'est des monts est terrible.

— On est équipé Tallig, ne t'inquiète pas, j'ai prévu de chaudes pelisses au cas où.

— Tant mieux ! Tallig félicite la prévoyance de Daïran.

— Avec ce repas, je ne suis pas prête d'avoir froid un jour, dit Ilya.

Les trois rirent de bon cœur et l'homme se leva pour aller voir les chevaux. Un coup d'œil aux sabots pour vérifier, par réflexe que tout allait bien et Tallig leur murmura quelque chose à l'oreille.

— Tu as vu Daïran, Tallig parle à nos chevaux, curieux non ?

— En effet, je ne sais pas trop ce qu'il leur murmure, mais c'est sans doute une bonne chose. Allons Ilya, fini vite, nous devons y aller pour ne pas être pris par la nuit dans la montagne.

— Bien, nous devons partir. Aqaï n'est pas aussi rapide que mon cheval et je ne tiens pas à arriver dans la montagne à la tombée de la nuit.

— Oui mes amis. Partez et que la route vous soit agréable. Tu verras Ilya, les paysages sont magnifiques là-bas, et du haut des montagnes, tu apercevras l'Axšaēna, La Mare Scythicum. À cette époque, elle est d'un bleu magnifique.

— Merci Tallig. Au retour, Ilya racontera à toi sa bonne chasse, dit-elle en roulant les *r* d'une façon telle que Tallig se mit à rire aux éclats, ainsi que Daïran.

— Oui, on repassera. Promis, dit le jeune garçon. Allons partons.

Ils le saluèrent de façon respectueuse, mais Ilya ne put s'empêcher de lui sauter au cou. Elle était comme ça, et personne n'y changerait rien. Le vieil homme l'a pris dans ses bras, riant toujours, et durant un trop court instant, huma ses cheveux qui sentaient l'aventure. À ce moment, tout aurait pu s'arrêter et il avait retrouvé, l'espace d'un instant, l'amour de sa fille unique qu'il avait perdue jadis.

Daïran voulu payer le passage d'une Drachme Panticapé, mais le passeur refusa au nom de leur nouvelle amitié. Daïran n'insista pas et le remercia. Les chevaux, aidés par Tallig montèrent sur la large barque, peu habitués à ce moyen de transport. Aqaï plus craintive pourtant, se laissa faire, docile, Ilya à ses côtés. Aspan en revanche était monté sur le bras de Daïran et ne quittait pas Tallig des yeux.

Le système de corde croisée, passant dans les deux poulies fixées aux extrémités des deux rives par un ingénieux système en bois, permettait à Tallig de tirer sur la corde faisant avancer le bateau doucement sur l'eau peu agitée de l'Hypanis. En quelques minutes, ils avaient traversé. Une petite cahute de bois identique à celle d'où ils étaient partis se trouvait là.

— Tallig l'utilise aussi souvent que l'autre. Mais dans l'autre, le petit coffre attend Ilya au retour. Autre surprise peut être ?

— Garde le bien et réserve-nous ton ragoût ! Dit Daïran.

Les enfants descendirent de la barque, enfourchèrent leurs montures et en saluant une dernière fois le vieil homme, se mirent au trot. Ce dernier les regarda partir jusqu'à ce qu'ils disparaissent derrière une toute petite colline.

Tallig adorait les enfants. Il avait eu une épouse jadis, et une petite fille...

Ils avaient déjà passé une étendue vallonnée qui laissait place à une petite plaine de quelques dizaines de stades, lorsque Daïran arrêta son cheval et fit un geste du bras à sa sœur qui arrivait.

— Arrête-toi Ilya et regarde.

Ilya vit la montagne sur sa gauche qui surplombait toutes les petites collines environnantes. Rocailleuse dans ses endroits les plus élevés, elle semblait aisée à gravir sur les premiers contreforts tant ses pentes étaient douces et verdoyantes. Des nuées d'oiseaux volaient en criant et nichaient visiblement là-haut, sur des sommets inaccessibles.

— Regarde tous ces oiseaux Daïran, il y en a des milliers !

— Sans doute des oiseaux des mers. Ils se nourrissent des poissons qu'ils attrapent en plongeant. Allez, il faut atteindre les petits plateaux que tu vois là-bas. Il doit y avoir du lapin ou quelques marmottes à attraper. C'est savoureux !

— Mais, tu m'as dit que tu ne savais pas les préparer !

— Les oiseaux oui, mais le lapin je sais. J'ai vu papa en dépiauter un et le vider. C'est assez facile tu verras ! Et la marmotte, ça doit être pareil, sans les oreilles ! Lâchons Aspan !

— Pouah ! Dit Ilya d'une mine dégoûtée. Eh, j'espère que si ça arrive, ton aigle ne les fera pas souffrir.

— Pas de souci. La mort est instantanée et elle vient du ciel, comme la foudre ! Tu verras, le spectacle est étonnant.

À ces mots, Daïran lança Aspan qui commença à décrire des cercles pour prendre les forts courants ascendants de la montagne.

Quelques instants plus tard, ils gravissaient une pente légère qui menait au premier plateau qu'ils avaient vu. Le soleil éclatant baignait la nature d'une douce chaleur printanière. Aspan volait trop haut pour qu'on l'aperçoive. De retour chez lui, il était le maître des lieux.

La montagne plus à l'est et plus en hauteur était recouverte d'épaisses forêts de pins et de bouleaux. Y rentrer était dangereux, car il n'y avait aucune route tracée, pas même de chemins. Louvoyer entre les arbres était le meilleur moyen de se perdre facilement. Peu de personnes s'y étaient essayées. Seule la voie qui longeait la mer en contrebas permettait d'aller de Gorgippia à Dioscurias sans encombre en six ou sept jours à cheval, quatre par bateau.

Plus à l'est encore, vers la passe de Darial, était le territoire des Alains. Ils étaient les descendants d'une tribu de Scythes, habitant sur les bords du Tanaïs et du marais de la Méotide. Féroces guerriers toujours en mouvement, ils avaient ravagé la Transcaucasie et poussé jusqu'au royaume des Mèdes. Ils avaient acquis une réputation de guerriers cruels et leur magie était puissante. S'aventurer dans ces contrées sauvages restait dangereux.

Mais la passe de Darial était encore à une centaine de milles de l'endroit où chassaient les enfants.

— Daïran, on ne voit plus Aspan depuis un bout de temps. Ne t'inquiètes-tu donc jamais ?

— Mais non Ilya, ne t'inquiète pas, crois-moi. Lui nous voit bien mieux que tu ne le penses.

Les deux enfants décidèrent de continuer un peu vers l'est afin de se trouver une source pour s'abreuver. Leur gourde en peau étaient presque vides et il fallait faire boire les chevaux. Daïran lança un galop frénétique et Ilya le suivit en riant et criant. Jamais elle n'avait senti un vent de liberté de la sorte, pas même dans les immensités venteuses de la steppe, de sa steppe. La vue était sublime. La montagne au-devant ne semblait pas bouger même à la vitesse à laquelle ils avançaient, et sur la droite, l'Axšaēna semblait infinie. Le bleu et le vert laissaient une image fascinante dans l'esprit d'Ilya et de Daïran, mais seule Ilya galopait les yeux clos.

Ils auraient pu voir au loin derrière eux, la cité de Gorgippia, un port naturel et une cité paisible où les navigateurs se retrouvaient pour échanger toutes sortes de marchandises, des plus importantes aux plus inavouables.

Mais leur course effrénée les menait plus sûrement aux abords de l'ancienne forêt des monts froids¹⁹.

— Regarde Ilya, la source. Daïran avait ralenti pour que sa sœur le rejoigne. La vois-tu là-bas ?

— Bien sûr Daïran, je la vois. C'est là que nous allons ?

— Oui, on y sera bien pour nous reposer et faire boire les chevaux.

— Aspan doit nous survoler tout prêt, je l'entends parfois, mais je ne le vois pas.

Ils arrivèrent à la source. Elle sortait de la montagne de deux endroits différents et se rejoignant à mi-hauteur à un endroit inaccessible, la cascade, tombait en une petite pluie fine. On aurait dit une ancienne rune en forme de Y. Au bas,

¹⁹ Autre nom du début de la chaîne caucasienne.

une petite mare d'eau verte s'était formée et l'eau y était glacé. Daïran et Ilya étaient descendus de leurs chevaux et les avaient laissés boire.

Un petit chemin boisé montait sur la gauche. Les deux enfants décidèrent de le prendre pour voir où cela mènerait. Après un petit temps de marche, ils débouchèrent au pied d'une montagne plus escarpée, dans l'ombre. L'air y était plus frais et Ilya se mit à grelotter.

— Tu as froid ? Attends.

Il siffla son cheval qui arriva, suivit d'Aqaï. Les deux chevaux semblaient nerveux, les oreilles dressées.

— Calme, calme Aq, vient.

Mais le cheval hennit et se cabra.

En regardant dans la direction que montraient les chevaux, les deux enfants virent ce qu'ils n'avaient pas vu en arrivant, comme si un sortilège les avait aveuglés.

Un cercle de pierre caché par les arbres et au centre, une stèle pétroglyphe de deux orgues de haut au moins. Ils s'approchèrent, mais les chevaux ne les suivirent pas, comme si un mur avait empêché tous nouveaux pas.

La pierre dressée depuis des temps immémoriaux comportait de nombreux signes indéchiffrables, parfaitement alignés et au sommet, un symbole en forme d'arc et de flèche gravé dans la pierre était peint en rouge.

— Tu as vu ça Ilya ! C'est incroyable de trouver ça ici. Je n'en avais jamais vu auparavant. Papa m'en avait un peu parlé, du moins, j'avais entendu des discussions à ce sujet lorsqu'il parlait avec Kama, mais je croyais que c'était une légende.

— C'est beau, dit-elle. C'est comme dans un rêve avec des dieux et tout ça. J'en fais souvent, tu sais? Mais à quoi servent les petites pierres autour. C'est pour faire joli tu crois?

Elle s'approcha de la grande pierre.

— Non Ilya! Ne la touche pas!

Mais la petite ne l'écoutait plus, comme envoûtée par la magie qui émanait du monolithe. Et elle posa sa main dessus, comme une caresse. Elle sentit son souffle s'accélérer, mais se sentit étrangement bien. Elle sentit le vent dans ses cheveux, un vent fort et frais, bienfaisant et vit le ciel s'obscurcir.

Elle enleva sa main et d'une étrange voix, dit à Daïran :

— Il faut partir, le vent se lève et il va pleuvoir.

— Comment Ilya? Du vent? Mais le ciel est bleu et il n'y a aucun risque de pluie. Ça va ?

Elle reprit sa petite voix, normale cette fois.

— C'est pour faire jolie, les petites pierres autour?

— Je ne pense pas Ilya, plutôt pour protéger la grande. Mais viens, occupons-nous des chevaux. Cet endroit reste bizarre et ils le sentent.

Ramenons-les à la source, mais avant, prend un manteau Ilya, tu grelottes.

Daïran regarda sa petite sœur, inquiet. Elle avait touché la pierre, chose que le chaman avait interdit.

— Oui, pas une mauvaise idée, tu as bien fait d'en emporter avec toi, merci.

Ils redescendirent vers la source et attachèrent les chevaux là où ils pouvaient brouter au soleil qui brillait encore fortement. Ils avaient encore du temps avant le coucher et décidèrent de chasser un peu.

Daïran siffla haut et fort. Aspan lui répondit, très haut dans le ciel.

— Tu as vu, les chevaux, vers les pierres. Ils semblaient inquiets.

— Pas que là Ilya, bien avant.

— Pourquoi dis-tu ça Daïran? Tout s'est bien passé jusqu'à présent.

— En effet, mais n'as-tu rien remarqué depuis que nous sommes dans la montagne, il n'y a aucun bruit. Ni d'oiseaux, ni d'autres créatures.

— Tu dis ça pour me faire peur, se rassura Ilya.

— J'aimerais bien Ilya, mais depuis le début de l'après-midi, c'est ce que j'ai remarqué. Et puis, je crois avoir vu très loin sur les crêtes vers l'est, deux cavaliers qui galopaient à vive allure.

— Deux dis-tu?

— Oui, je n'en ai pas vu d'autres je crois. Mais ils suivent peut-être une autre route que nous pour redescendre vers la cité la plus proche. C'est assez fréquenté à cause des gués. Il y en existe un plus loin, si mes souvenirs sont bons. Ce soir, nous dormirons ici. Restons sur nos gardes et pendant notre chasse, soyons le plus discret possible.

— Je ne sais pas si j'ai encore envie de chasser après cela, dit Ilya. Ne crois-tu pas que l'on devrait rentrer, ou au moins retourner chez Tallig?

— Écoute Ilya, j'ai juste vu deux cavaliers très loin, et il n'y a aucune raison d'avoir peur. Ils doivent sans doute avoir disparu. Nous avons des chevaux rapides, nous sommes bien armés et je n'aimerais pas abuser de l'hospitalité de Tallig. Il serait parti de toutes manières si nous décidions de rebrousser chemin. Allez, prends ton arc et suis-moi.

Les chevaux étaient tranquilles à présent et Aqaï broutait paisiblement. Aspan arriva comme une flèche et se posa sur la cime d'un cèdre.

— Aspan est revenu, regarde, dit Ilya.

— Il revient toujours !

Daïran siffla et l'aigle vint se poser sur son bras. Ils remontèrent la pente qui menait aux pierres sacrées. Ils s'enfilèrent dans le bois sur la gauche du chemin et doucement s'accroupirent et écoutèrent. Les longues périodes d'attente leur étaient familières lors de leurs traques dans les hautes herbes des prairies. Ilya avait vu quelque chose se déplacer plus en contrebas. Elle décida de voir ce que c'était et murmura à l'oreille de son frère d'avancer plus loin pour être prêt à tirer l'éventuel gibier, mais Daïran avait eut raison. On entendait seulement le bruit du vent dans les arbres, au début de l'été, c'était étrange.

Un gros lièvre bondit soudain et le combat allait se jouer dans un silence anormal, mais les enfants étaient contre le vent, ce qui leur donnait un léger avantage.

Daïran l'avait vu aussi et avait encoché une flèche. Extrêmement vive et furtive, la proie éviterait sans doute les traits des enfants. Mais dans la plaine, plus bas, il n'échapperait pas aux serres d'Aspan. C'est ce que les enfants comprirent. Ils se regardèrent et tirèrent chacun leur flèche. Le lièvre évita la mort de peu et s'enfuit malheureusement pour lui dans la mauvaise direction. Aspan l'avait vu depuis longtemps et planait en direction de sa proie. La mort venue du ciel fut rapide et Aspan emporta le lièvre en direction des enfants. Il se posa au sol sur le chemin déposant sa prise à leurs pieds.

— C'est formidable ! C'est vraiment un champion s'écria Ilya. Et c'est bon le lièvre. Allez Daïran, à toi de jouer.

— Non Ilya, celui-ci est pour Aspan. Et je n'ai pas trop envie de le découper et l'écorcher. Nous avons de la nourriture plein nos besaces.

— Je me doutais bien que tu ne savais pas préparer le gibier.

— Ne t'inquiète pas, dans le besoin, j'apprendrai.

La chasse avait duré et le soleil commençait à redescendre. Il fallait penser à organiser la nuit. Ils arrivèrent vers la source et commencèrent à préparer le camp. Oh, rien de compliqué, il fallait juste descendre quelques chaudes pelisses, les poser au sol et préparer le feu. Ilya adorait faire cela. Ce n'était pas la première fois qu'elle allait dormir à la belle étoile, mais à chaque fois cela lui faisait le même effet. Les étoiles étaient le feu, le vent l'air, la terre et l'eau constituaient le reste des quatre éléments primordiaux de la croyance scythe envers les forces naturelles. Il ne pouvait rien leur arriver. L'excitation était grandissante, mais tout retomba lorsque son petit ventre lui rappela sa faim.

— Qu'as-tu pris pour le repas Daïran ? J'ai faim !

— Tu as toujours faim ! J'ai de la viande séchée, délicieuse, c'est maman qui l'a préparé. Et du fromage aussi. J'ai du pain noir et du lait de jument. Tu pourras aller cueillir quelques baies plus loin si tu veux, j'en ai vu de savoureuses. Attention, pas les petites rouges elles sont toxiques. Les noires sur les ronces qui piquent.

Après avoir allumé un feu de bois sec qui ne fumerait pas, Daïran prépara le repas sur de grandes tranches de pain.

Ils mangèrent en riant, content de ce moment intime et sacré au milieu de nulle part. Cela leur donnait un sentiment de liberté incomparable et par là, ils prouvaient qu'ils pouvaient se passer des adultes sans difficulté.

Ilya courut chercher les baies dont Daïran avait parlé et les trouva dans le sous-bois. Elle se piqua plusieurs fois et s'écorcha un peu l'avant-bras. Mais cela valait la peine. Elles étaient sucrées et gorgées du soleil de l'après-midi et leur parfum agréable appelait à la gourmandise. À une ronce qui rampait au sol, elle déchira un petit morceau de sa tunique qu'elle avait faite elle-même dans un feutre souple, teinté de rouge.

Pourtant, elle ne s'en rendit pas compte.

À son retour, Ilya vit Daïran couché sur une peau de loup bleu des steppes. Il contemplait les étoiles, et bien qu'Ilya voulait partager ses baies, elle ne voulut pas le déranger. Elle se coucha auprès de lui et tira la peau sur elle pour se protéger du froid naissant.

— Daïran ?

— Oui Ilya.

— Tu crois que nous resterons à Kermèlès à notre retour, ou allons-nous partir pour d'autres contrées. Papa parle même d'aller conquérir des villes au bord de la mer. J'ai entendu parler de Pantikaré...

— Panticapée Ilya.

— Moi, c'est non ! Et je n'espère pas aller vivre là-bas. Une ville. Un endroit où on resterait toujours. Comment pourrais-je vivre ainsi ? Fini mes chasses, mes galops avec Aqaï dans l'immensité des plaines ? Je n'y pense même pas. De toutes manières, si c'est ce qui nous attend, je préférerais m'enfuir. Oui, c'est ce que je ferai !

— Ça me fait un petit peu peur aussi, mais peut-être qu'on s'y habituera, au fil du temps.

— Toi oui, mais pas moi, Daïran, pas moi.

— N’y pense plus. Ce n’est pas encore fait. Allez, dors maintenant, demain, nous irons encore plus à l’est et monterons encore plus haut sur la montagne.

— Dormir, pas question ! On ne s’est pas raconté nos légendes. Tu m’avais promis !

— Tu promets qu’après, tu dormiras Dit-il en soupirant.

— Pas dit, mais je te laisserai tranquille, ça je te le promets.

— Bon, je t’écoute.

La lune presque ronde, luisait magnifiquement dans le firmament, et les étoiles dansaient autour comme une nuée de petites fées joyeuses et indisciplinées.

Et Ilya commença.

— Un jour, deux bergers étaient en train de faire paître leurs troupeaux de brebis. L’un deux, ayant très soif quitta son camarade pour se mettre à la recherche d’un ruisseau. Chemin faisant, il remarqua un arbre autour duquel l’herbe semblait avoir été récemment foulée. Il s’approcha, et, poussé par la curiosité, il grimpa sur l’arbre pour observer ce qui se passait autour de lui. Soudain, il aperçut un vieillard dans un chariot escorté par une meute de loups. Le vieillard semblait donner des ordres à chacun d’eux et tous partirent dans différentes directions. Seul un vieux loup boiteux resta près de lui. Au bout de quelques instants le vieillard qui était en fait Arès, le cruel Dieu de la guerre, lui commanda de s’approcher de l’arbre et de dévorer l’infortuné berger qui périt ainsi victime du caprice du Dieu. Arès rit de son méfait tellement fort qu’il n’entendit pas le fleuve gronder et enfler. Surpris par les flots, il faillit se noyer ! Vexé, il s’enfuit en colère et faisant tomber de terribles éclairs sur la Terre, disparut pour ne plus

réapparaître. Thagimasadas, le Dieu des mers et des fleuves avait sauvé le berger.

— Voilà Daïran, comment la trouves-tu ?

— Bien Ilya. Mais crois-tu vraiment que les Dieux s’amusent donc avec les humains aussi cruellement ? Ne sont-ils pas là pour nous aider durant notre vie sur Terre ?

— Certains si, d’autres non. Les Dieux sont capricieux Daïran, et leurs pouvoirs immenses. Les légendes sont là pour qu’on les comprenne un peu. À toi maintenant, tu m’avais promis.

— Eh bien voilà, Ilya écoute bien, c’est une vieille et très belle légende que m’a racontée Fayïr alors que nous marchions dans la steppe.

Aspan lui-même semblait écouter, alors que les chevaux s’étaient couchés plus loin, savourant un repos mérité.

Jadis, dans les prairies vivait un chasseur au grand cœur du nom de Thanis. Après chaque chasse, il partageait la viande entre les villageois et ne gardait qu’une petite portion pour lui-même. Son attention pour les autres lui valait un grand respect dans le village.

Un jour, alors qu’il chassait dans les bois, Thanis entendit des cris venant du ciel. Levant le regard, il vit une petite créature capturée par un vautour vorace. Il visa rapidement le prédateur avec sa flèche. Blessé par la flèche, le vautour lâcha sa proie.

Thanis regarda cette étrange créature qui avait le corps d’un serpent et dit : « Pauvre chose, rentre vite chez toi. » La créature répliqua : « Respectable chasseur, vous avez sauvé ma vie, ce dont je vous suis extrêmement reconnaissante. Je suis la fille du roi dragon et je suis sûre que mon père vous

remerciera par une grande récompense. Il a beaucoup de grands trésors que vous pouvez prendre. Si aucun de ces trésors ne vous plaît, vous pourrez lui demander une pierre précieuse qu'il tient dans sa bouche. N'importe qui, qui tient cette pierre dans sa bouche, sera capable de comprendre les langages de tous les animaux. »

Le chasseur Thanis ne s'intéressait à aucun trésor que ce soit mais être capable de comprendre les langages des animaux lui plaisait beaucoup. Il demanda à la fille du dragon : « Y a-t-il vraiment une pierre aussi précieuse ? » Elle répondit : « Oui. Mais tout ce que vous entendrez des animaux, vous devrez le garder pour vous-même. Si vous le dites aux autres, vous vous transformerez en pierre. »

Le jeune dragon emmena Thanis au bord de l'océan. À mesure qu'ils avançaient dans l'océan, l'eau s'écartait aussitôt de chaque côté et Thanis pouvait marcher comme sur une large plage. Peu de temps après un palais étincelant émergea. Le palais du roi dragon.

Le roi dragon fut content d'apprendre que Thanis ait sauvé sa fille et il lui offrit de prendre n'importe quel de son palais qui lui plaisait. Après un moment de silence, Thanis répondit : « Si vous voulez me donner quelque chose en cadeau, puis-je vous demander la pierre précieuse dans votre bouche ? »

Le roi dragon baissa la tête et réfléchit pendant un instant. Puis il ôta la pierre de sa bouche et il la donna à Thanis.

Sur le départ, la fille du dragon répéta à Thanis : « Respectable chasseur, s'il vous plaît, souvenez-vous de ne pas dire à quiconque ce que les animaux disent. Autrement, vous vous transformerez immédiatement en une pierre. »

Ayant la pierre précieuse dans sa bouche, Thanis aimait encore plus chasser dans les bois. Il pouvait comprendre les langages de toutes les bêtes et tous les oiseaux et il savait quel

animal chasser dans chaque endroit de la montagne. Il fut capable de chasser plus de viande et de donner davantage aux villageois.

Plusieurs années passèrent rapidement.

Un jour, dans la montagne, il entendit un groupe d'oiseaux inquiets, parler de quelque chose avec urgence. Il écouta attentivement. L'oiseau de tête disait : « Nous devons partir ailleurs rapidement. Ce soir, la montagne va s'effondrer et l'inondation va submerger toutes les terres. Beaucoup de gens pourraient mourir. »

Thanis fut choqué d'entendre cela. Il se précipita chez lui et révéla ces paroles aux villageois : « Nous devons partir ailleurs immédiatement ; nous ne pouvons plus rester ici ! » Tous furent surpris « Nous vivons bien ici, pourquoi partir ? » Thanis continuait de répéter ces paroles, mais personne n'écoutait. En pleurs, il suppliait « S'il vous plaît, écoutez-moi ! Je peux jurer que ce que je dis est vrai. Croyez-moi, nous devons partir maintenant, autrement, il sera trop tard. »

Un vieillard essaya de calmer Thanis : « Tu es un homme bon et tu n'as jamais menti. Nous avons vécu ici pendant des générations mais maintenant tu nous demandes de partir. Tu dois nous dire pourquoi ; partir n'est pas une chose facile. »

Thanis ne vit aucun autre moyen de sauver les villageois. Il devint soudain très calme. Devenant sérieux, il dit aux villageois « Ce soir, la montagne va s'écrouler et une grande inondation va submerger cette terre. Vous voyez, les oiseaux s'en vont. »

Il raconta comment il avait obtenu la pierre précieuse, qu'il était capable de comprendre toutes les bêtes et les animaux, mais qu'il devait garder secret ce qu'il avait entendu de crainte qu'il se transforme en une pierre et finalement que les oiseaux parlaient entre eux de fuir un désastre imminent.

Alors il narra son histoire. Quand il eut fini, son corps tout entier était devenu pierre.

Les villageois choqués se mirent à pleurer. Regrettant de ne pas avoir écouté Thanis plut tôt. Emportant l'essentiel et leurs troupeaux de bétail, avec leurs vieillards et leurs enfants, ils marchèrent vers un pays éloigné. Ils continuèrent à marcher la nuit, lorsque soudainement des nuages épais recouvrirent le ciel et le vent commença à hurler. Bientôt la pluie tomba comme jamais tombé auparavant. Dans la direction de leur village, ils entendirent un grondement de tonnerre venant de l'effondrement de la montagne.

— Voilà Ilya, des générations ont passé depuis. On dit que les descendants de ce village se souviennent encore de Thanis le chasseur au grand cœur et parle de rechercher cette pierre. C'est peut-être la pierre que nous avons vue plus haut... Tu as aimé ?

Mais Ilya, bercée par le récit, dormait déjà, et Daïran, souriant, la recouvrit d'une autre peau de loup, se coucha et ne tarda pas à s'endormir aussi sous un ciel parsemé d'étoiles.

Le soleil ne s'était pas encore tout à fait levé quand les chevaux se mirent à hennir. Aspan s'était envolé ! Daïran se réveilla et cria, réveillant Ilya qui se mit à hurler.

— Eh ! Qui êtes-vous, cria Daïran ? Il prit d'instinct son poignard posé à côté de lui. Sept cavaliers tournaient lentement et silencieusement autour des deux enfants. Ils étaient montés sur de grands chevaux sombres et les couleurs violettes de l'aube naissante en faisaient des silhouettes inquiétantes.

Ilya, terrorisée, ne pouvait plus bouger. Les cavaliers sortirent de sous leurs manteaux gris, sept arcs courts. De leurs carquois dorsaux, ils tirèrent une flèche empennée de noir, et les encochèrent. Daïran se leva et fit face courageusement aux sept démons qui sortaient de nulle part. Toute fuite était impossible. Alors, dans un accès de colère et de peur mêlée, il lança son poignard sur le plus proche des cavaliers. D'un geste étonnamment rapide, ce dernier dévia la lame de son gantier en cuir. Elle se perdit dans la nuit.

Le jeune garçon se jeta sur le deuxième cavalier, mais sa position d'infériorité ne fit qu'aggraver la situation. D'un violent revers de la main, le cavalier l'envoya à terre. Ilya hurlait, mais ne bougeait pas. Sortie trop brusquement de son sommeil, elle était tétanisée.

C'est à ce moment qu'un cri déchira la nuit et Aspan fondit sur un des démons qui hurla, les serres et le bec d'Aspan le déchiquetant. Un des cavaliers prit son arc.

— Va-t'en Aspan hurla Ilya. Mais il était trop tard et la flèche partie, touchant Aspan au poitrail. Daïran, comme fou passa sous le cheval d'un des cavaliers et couru vers Aq pour prendre son arc. Mais le plus grand des sept avait déjà sorti un immense fouet qui claqua dans la nuit, meurtrissant cruellement Daïran au dos qui s'écroula. Le claquement du fouet avait effrayé les chevaux des enfants qui prirent la fuite. Les sept cavaliers descendirent de leurs montures et empoignèrent Ilya et Daïran durement. Ils les attachèrent solidement et les laissèrent au sol, bâillonnés.

Ils n'avaient encore rien dit. Pas un mot n'était sorti de leurs bouches horribles rendant l'attaque effrayante et surnaturelle. Seul le cavalier attaqué par Aspan avait hurlé, mais que pouvaient faire deux enfants contre de tels adversaires ? Et surtout qui étaient-ils ? Des démons de la

montagne dont lui avait parlé Kama? Des tribus qu'on appelait "Alains" venant d'on ne savait où? Tout cela tournait dans la tête de Daïran qui s'inquiétait aussi pour Ilya. La terreur avait pris possession de leur esprit et toute action ou réflexion leur était impossible. Les sept cavaliers se regroupèrent et le plus grand parla d'une voix terriblement profonde et gutturale, dans une langue que Daïran n'avait jamais entendue. Cette voix disait :

— Notre marche a été longue. La nuit, fidèle servante, nous aura aidé. Le temps est compté. Effaçons toutes traces. Partons.

— Une sorcellerie puissante est ici. Détruisons.

— Tu as senti. Impossible de détruire, même par le feu. Trop puissante.

Comme guidés par une unique force, ils se dirigèrent en une procession morbide en direction de la grande pierre. Les enfants étaient couchés dans l'herbe, sans un mot et Daïran tremblait de peur et de douleur. Sa blessure au dos causé par le fouet était lancinante et devenait intolérable. Mais il s'inquiétait plus pour Ilya qui ne réagissait plus du tout.

Les sept arrivèrent vers le pétroglyphe, comme attiré par lui, et se mirent en cercle s'intercalant entre les huit pierres plus petites. D'un geste semblable, ils plantèrent dans le sol, leurs grandes épées aux pommeaux noirs. Le plus grand leva les bras au ciel et invoqua Ahriman, une ancienne divinité perse dans un dialecte antique que seuls les sept comprenaient. La clarté de la lune se reflétait dans les sept lames.

Ils avaient pour noms, Akoman, Aeshma, Sauru, Andra, Taromaiti, Taurvi et Zaïrik. Ils étaient les cavaliers Sûyegims.

Anciens seigneurs de guerre cimmériens, ils avaient voué leur âme unique aux entités démoniaques perses et avaient pris leurs noms. Autrefois de terribles guerriers, ils avaient uni leurs âmes en une seule. Leur force s'était accrue au fil du temps. Le rituel magique qui avait servi à cette union était issu d'une ancienne magie noire des royaumes de l'ancienne Perse. Et cette magie était impie, même pour les pires barbares et les plus sombres âmes. Elle avait pourtant uni les sept à jamais.

Ils guettaient depuis longtemps la tribu de Jarakyn et savaient rester discrets. Ils avaient soudoyé un soldat de la horde en lui promettant une forte somme si ce dernier leur indiquait le déplacement des enfants.

C'était la seule chose qui intéressait les cavaliers et le soldat n'avait pas résisté à la tentation du gain et surtout à la peur qu'inspiraient ces étranges et néfastes personnages.

Psalmodiant des textes anciens et oubliés, Akoman, le plus grand des sept, tentait de percer le secret de la grande pierre. Un vent descendait des montagnes faisant flotter les capes de ces êtres maudits. Mais alors que la lune était haute et la nuit noire, l'immense stèle et son symbole se mit à bleuir imperceptiblement. Lentement, ce bleu s'amplifia et le symbole de l'arc gravé dans la stèle rougeoya faiblement. Les sept hurlèrent d'un seul et unique son lugubre, prirent leurs épées et firent volte-face. Ils redescendirent vers les enfants au galop.

La lune s'était voilé de nuages l'espace d'un instant, plongeant l'orée du bois dans le noir et le vent se levait.

Arrivés aux chevaux, deux des sept installèrent Daïran et Ilya sur les encolures de leurs montures. Les autres éteignirent le petit feu que les enfants avaient allumé et qui ne laissait plus rougeoyer que quelques braises, y jetèrent la carcasse d'Aspan qui se consumerait lentement et effacèrent au mieux toutes traces de leur passage.

Ils disparurent aussi rapidement qu'ils étaient arrivés comme des vents néfastes, ombres parmi les ombres, ne laissant sur les monts de pierre, qu'un lugubre silence à peine entrecoupé des étranges bruits de la nuit.

☪

Chapitre 2

La danse du chaman

Kermèlès, veille du solstice d'été, tente du roi.

C'était une immense yourte faite de peaux résistantes et recouverte à l'intérieur par une couche de feutre bleu indigo²⁰. Il était possible en quelques instants de la déposer sur un chariot et de la faire tirer par six chevaux puissants. Les Scythes se déplaçaient ainsi, à cheval ou en kikitka²¹ et les grandes étendues ne leur faisaient pas peur.

La journée s'annonçait radieuse sous le dernier soleil du printemps, baignant la steppe d'une chaleur rassurante.

Pourtant, dans cette yourte, un homme semblait préoccupé et ses pensées étaient dirigées vers son peuple. Assis sur un fauteuil en bois à trois pieds, recouvert d'une douce peau de mouton, il songeait à l'avenir de la magnifique horde qu'il avait fédérée. Cinq mille âmes venues de toutes les régions de la Méotide. Roxolans, Syraques, Lazyges, Aorses avaient cru en lui et l'avaient suivi. Pour la deuxième fois depuis Atéas, un des grands rois scythes réunissait et unifiait ces fières et querelleuses tribus. Et ce souverain, c'était lui, Jarakyn, fils de Madyès, fils de Sagillus dont il était alors le sixième descendant.

²⁰ Les Scythes utilisaient le "prunus persica" pour fabriquer leurs teintures bleues.

²¹ Chariot tiré par des bœufs.

L'unification des peuples scythes avait pourtant été rude et le sang versé trop souvent, avait été le prix à payer pour garantir cette unicité.

Il était à la fois rempli de fierté et de doutes. Le suivraient-ils à nouveau dans son ultime projet ? Le dernier sans doute tant son ampleur l'effrayait lui-même.

— Ils te suivront ne t'inquiète pas dit Thomyris tendrement.

La jeune femme coiffait sa magnifique chevelure blonde et les reflets du feu leur donnait une couleur ambre. Sans le regarder, elle avait deviné ses pensées. Sa nudité lui donnait une allure de déesse et elle savait que Jarakyn allait venir l'enlacer. C'était comme cela, il n'avait jamais pu résister.

— Oui Thomyris. Comme d'habitude tu as raison. La plupart accepteront, mais d'autres me poseront problème. Et comme l'étincelle dans la paille, il en faudra peu pour allumer l'incendie. Celui-là, pourrais-je l'éteindre avant qu'il n'embrase toute la horde ?

— Ils ont tous foi en toi, et tu le sais. Tu leur as apporté la fortune et une paix qu'il n'avait pas connue depuis des lustres. Que pourraient-ils te refuser ? De plus, tes exploits au combat contre les Sauromates t'ont apporté gloire et respect. Et ça, nuls ne peut le contester sans se ridiculiser aux yeux de tous.

La ferveur avec laquelle elle s'exprimait lui redonna espoir et confiance.

Son regard se fit lointain et dans les flammes du brasero, il se souvint d'une de ces batailles, la plus rude et la plus sanglante de toutes celles qu'il avait menées.

Elle avait eu lieu au matin d'un équinoxe d'automne, dans une de ces contrées brumeuses et froides des grands marais du

Borysthène²². L'endroit semblait hanté par les âmes déjà tombées au combat, lors d'anciennes batailles. L'histoire s'y répétait pour le malheur des hommes. Ne disait-on pas que ses immenses tourbières étaient la cache des stryges²³, sorcières et mangeuses d'hommes ? On disait d'elles qu'elles s'échappaient des cadavres qui croupissaient au fond des eaux sombres et vous entraînaient vers une mort certaine. Les anciens s'étaient emparés de la triste réalité des combats pour en ressortir quelques contes qui ne terrorisaient plus que les enfants lors des veillées autour du feu. Mais les héros eux, se souvenaient et ne racontaient rien.

L'endroit était vallonné au sud et les pentes des collines plongeaient vers d'immenses marécages. Stratégiquement, ceux qui y étaient repoussés n'avaient que peu de chances de survie dans ces eaux boueuses et froides qui vous avalaient et dont on ne remontait pas.

Les Sarmates du Nord descendaient de l'union de tribus Sauromates et des redoutables Daces. On les appelait Alazons, ou Sarmates noirs. Venus conquérir les territoires plus riches des côtes de la Méotide, ils saccageaient tout sur leur passage, pillant, tuant et violant les habitants des petites peuplades installées dans ces contrées riches. Leur rapidité leur conférait une aura terrible et la désolation qu'ils laissaient derrière eux, annihilait toute volonté de résister.

Jarakyn, s'était retrouvé à la tête d'une petite armée de Scythes de l'Est, Roxolans et Siraces intrépides, comptant un bon millier de redoutables archers et cavaliers. Au commandement, Jarakyn bien sûr, mais aussi Obalgan le

²² *Borysthène, actuel Dniepr.*

²³ *Les stryges, sont des démons femelles ailés, mi-femmes, mi-oiseaux, qui poussent des cris perçants.*

colosse. Fidèle lieutenant, il était de toutes les batailles. Ancien chef scythe, il s'était rallié à Jarakyn avec la conviction des simples qui attendent leur maître. Obalغان était une force de la nature, mais sans but, il ne s'assouvissait pas. Jarakyn lui avait amené l'espoir d'une aventure qu'il sentait savoureuse.

Plus d'une orgye²⁴ de haut, cinq talents d'os et de muscles à supporter pour son énorme cheval Argan, et une détermination au combat à faire frémir. C'était le fer de lance de l'armée de Jarakyn mais surtout un ami fidèle et fiable.

Il avait en lui, une confiance absolue dans ses décisions, et même sur le plan tactique et stratégique, il n'engageait aucun combat sans son avis.

Ses archers, étaient de courageux soldats et avaient appris de leur chef, l'art du combat à cheval. Ils étaient bien équipés et bien protégés. Les gorytes²⁵, fixés à la selle sur le côté, contenaient le terrible arc scythe ainsi que de grandes flèches aux pointes de bronze, trilobées pouvant être tirées de près comme de loin. Une excroissance latérale rendait l'extraction des flèches très difficile après une blessure. La pointe métallique restait fichée dans le corps et, s'oxydant avec le temps, y diffusait un poison mortel, d'autant que les Scythes enduisaient parfois les flèches de substances toxiques issues de baies empoisonnées.

²⁴ Une orgye équivaut à 1.85m ce qui était grand pour l'époque.

²⁵ Goryte, étui d'arc porté à la ceinture par les Scythes et souvent richement décoré et recouvert de feuilles d'or. En bois ou en cuir il comportait un compartiment pour l'arc et une poche extérieure pour les flèches. Les flèches y étaient disposées par rangées. Leur quantité variait de deux à sept dizaines et plus. Pour fermer ces poches, on utilisait un système de tige et de boucle.

Leurs cuirasses faites de cuir, ornées de plaques dorées pour les plus riches, de bronzes pour les autres, jambières et casques pour certains complétaient la tenue. La horde armée attendait dans les premières lueurs de l'aube et semblait invincible.

C'est ce que les Sarmates allaient découvrir.

Ils avaient été aperçus par les éclaireurs de Jarakyn à l'est d'une petite étendue d'eau que formait le fleuve. Le passage au sud-est était le plus propice pour que l'armée Sarmate, constituée d'environ huit cents soldats mal équipés, puissent passer. Commandée par Inguldaï, un roi Sarmate sans pitié, la horde avait déjà pillé de nombreux villages parsemés au nord du Borysthène avant d'arriver là. Ils étaient passés tard dans la nuit, pensant prendre l'armée de Jarakyn par surprise au matin.

Il fallait en finir avec ce sauvage prétentieux qui terrorisait la région et menaçait la paix précaire qui régnait dans la steppe sauvage. C'était, en résumé, ce que pensait Obalgan en cette triste matinée d'automne.

L'armée de Jarakyn était partiellement regroupée au sommet d'une colline surplombant sur la gauche les marais du Borysthène. Une autre partie, dissimulée plus à droite, dans une plaine couverte d'énormes rochers arrondis, usés et polis par le temps, attendait les ordres de Jarakyn.

La steppe au décor étrange et particulier s'étendait jusqu'à une large boucle du fleuve. De grandes étendues vallonnées d'herbe verte et grasse étaient parsemées de gros rochers aux formes étranges. Monolithes sacrés ou stèles dont personne ne connaissait l'utilité, certains comportaient d'étranges runes.

Le piège était tendu et la victoire serait facile se disait Ikarris, un des autres commandants de Jarakyn. L'idée tactique était de laisser passer toute l'armée d'Inguldaï et ensuite, de

lui barrer la route vers la droite par une charge de cavalerie commandée par ses soins.

Ikaris, monté sur son cheval noir, commandait une armée de cinq cents lanciers à cheval, si efficaces lors d'une charge dispersive. La rapidité serait cruciale lors de l'assaut. Ensuite, viendraient les archers d'Obalgan. Ils se chargeraient de la curée en fondant sur les rescapés et en les décimant de leurs traits mortels. Pas de nuages de flèches, non. À l'instar des Perses qui déversaient sur Alexandre des nuées de traits mortels, les Scythes préféraient la précision dévastatrice de leurs tirs puissants.

Inguldaï n'avait aucun plan et donc aucune chance. C'était un guerrier rustre sans envergure et sans aucun génie militaire, mais son armée était grande. Sa force était redoutable. Il était fils de l'Ingul, un fleuve qui serpentait dans le nord et se jetait dans le Pont-Euxin et nombreux étaient ceux qui le craignaient.

Ceux qui avaient sous estimés *Darn*, son épée qu'on tenait pour magique, n'étaient plus là pour en parler.

Mais malgré son aura, il restait prévisible. Trop peut-être et Kai'rima, le chaman de la tribu avait vu lors de sa transe divinatoire, un rapace et des nuages, symboles de hauteur et de vitesse, de victoire aussi. La taille seule de son armée et son éventuelle détermination au combat pouvait inquiéter Jarakyn.

La colline sur laquelle était perché Jarakyn apportait la hauteur et ses pentes lui donneraient la vitesse. Le chaman avait vu juste.

Au matin, les positions de l'armée de Jarakyn étaient bien définies et le plan était au point. Inguldaï usa de ruse et utilisa la brume matinale pour avancer à couvert, mais les éclaireurs de Jarakyn avaient depuis longtemps vu leurs déplacements.

Ils avaient prévenu Jarakyn qui se positionna. Pourtant, il commit une erreur.

Son flanc gauche était à découvert et mal défendu.

Au signal des cors Sarmates, l'armée d'Inguldaï lança son armée qui se divisa en trois. L'une, au son de hurlements terrifiants, montait la colline avec ses cavaliers lourdement armés de cimenterres courbes. L'autre, formée de deux cents soldats à pied, bifurqua sur la droite. Plus légère et discrète elle allait contourner et attaquer de dos l'armée restante de Jarakyn. Une prise à revers était le plan grossier d'Inguldaï. Pourtant, la surprise vint de la troisième armée qui s'avança à gauche vers les marais. Une folie pensa Obalgan, ils s'enliseraient et seraient une proie facile pour les archers. Mais à leur grande surprise, cette armée se déplaçait plus vite que prévu. Les marais étaient à cet endroit moins tourbeux qu'ils n'y paraissaient et les archers et lanciers Sarmates, à cheval étaient sur le point de contourner le plateau par la gauche. Ils rejoindraient vite la deuxième armée. La pente sur la gauche était faible et Jarakyn regarda Obalgan qui comprit tout de suite. Ils firent un signal à Ikaris qui attaqua immédiatement la deuxième colonne d'Inguldaï, comme prévu. Des nuages de flèches tombèrent sur les Sarmates qui perdirent une grande quantité de leurs troupes à pied. La cavalerie d'Ikaris et ses lanciers décimèrent les derniers résistants.

Obalgan quant à lui, encocha une flèche empennée de rouge et tira haut dans le ciel. La flèche sembla se perdre dans les nuages puis retomba non loin de ses troupes. C'était le signal et le grondement de sa cavalerie raisonna dans toute la plaine.

Les cinq cents cavaliers s'entrechoquèrent avec le gros des troupes d'Inguldaï et le bruit assourdissant claqua comme la foudre. Les cavaliers du colosse avaient laissé le centre à leurs

adversaires afin de les surprendre. Retournés sur leurs chevaux, à la fin de la première charge, ils avaient déversé des nuées de flèches précises sur des Sarmates effarés. À la deuxième charge, plus de la moitié de la troisième armée d'Inguldaï avait été décimée.

C'était le carnage autour d'Obalgan. Il était rouge de sang et le soleil qui s'était levé donnait une couleur irréaliste à ce démon hurlant.

Jarakyn, quant à lui avait plongé sur la première armée après avoir commandé des nuées de flèches mortelles. Les pointes en bronze de Fayir l'orfèvre et forgeron, faisaient des ravages dans les tuniques en cuir des adversaires. La charge fut brusque et dangereuse. Il comptait sur la vitesse de ses chevaux que lui apportait la pente lisse. Le choc qui s'ensuivit fut d'une rare violence et Jarakyn fut désarçonné. Sa chute sans gravité le mit dans une position pourtant dangereuse. La cohue résultant du choc était terrible. En se relevant difficilement il ne vit pas arriver un cavalier sarmate et son redoutable cimenterre qui allait lui fendre le crâne. Au moment fatidique, le cavalier s'écroula et tomba rudement de son cheval, une flèche plantée dans la gorge. Fayir lui avait sauvé la vie d'un trait d'une précision étonnante. À environ à une demie stade²⁶ de Jarakyn son tir avait porté la mort. À soixante ans, il était en retrait, mais avait toujours un œil sur son roi. Pour rien au monde il n'aurait voulu rater une bataille, sûr que, selon une ancienne prédiction, c'est là qu'il allait mourir.

Ikaris avait rejoint Obalgan et repoussait les derniers combattants Sarmates vers les marais pour un dernier massacre. À midi, la bataille avait pris fin et les dieux seraient repus du sang des vaincus.

²⁶ Environ 100 mètres